

# SELÇUKLU

## ARAŞTIRMALARI DERGİSİ

### IV



GÜVEN MATBAASI  
ANKARA - 1975

## GAZI MELIK DANIŞMEND ET LA CONQUETE DE SIVAS.

*Irene MELIKOFF*

En 1085, quelques quatorze ans après la bataille de Malazgird, la ville de Sivas fut occupée par l'Emir Danişmend, selon le témoignage de Michel le Syrien.

Le souverain turc de Sivas dont la renommée allait très vite parvenir en Occident, à cause de la capture qu'il fit, quelques années plus tard, du plus valeureux des chefs de la Première Croisade, Bohémond d'Antioche, est connu dans la tradition épique sous le nom de Gazi Melik Danişmend.

Les prouesses de ce prince dont les sources historiques nous vantent la bonté, la générosité, les bienfaits, la miséricorde, ont été consignées par écrit dans un roman de chevalerie célèbre, rédigé pour la première fois vers 1245, à la demande du sultan Seldjoucide Izzeddin Keykavus II, par Ibn 'Ala, puis refait en 1360, par 'Arif 'Ali, commandant de la citadelle de Tokat.

Si ce roman de chevalerie ne peut être utilisé comme source historique sans un examen critique approfondi, car ses auteurs se sont avant tout efforcés à rattacher Danişmend à d'autres héros épiques célèbres, à Seyyid Battal et à Abu Muslim, en lui forgeant des généalogies imaginaires et au prix de la notion du temps et de l'espace, le Danişmendname reste cependant imprégné de l'atmosphère héroïque de la première conquête de l'Anatolie et de l'ambiance des Gazis dont les Danişmend furent les prototypes par excellence. Ce roman reste avant tout la peinture d'une organisation sociale nomade, avec ses scènes de la vie quotidienne, le conquérant s'empressant toujours, après avoir pris une ville ou une forteresse, de faire dresser sa tente dans la campagne environnante et de rejoindre ses gazis.

Cependant, si la tradition populaire lui a été fidèle, certains historiens devaient, au cours des siècles, déformer la véritable figure de ce héros Turkmène, au point de mettre en doute jusqu'à ses origines turques qui ressortent pourtant d'une façon tellement nette de son roman épique.

Le but de ma communication d'aujourd'hui a été d'abord de passer en revue ces différentes erreurs, d'analyser les raisons qui les ont provoquées pour mieux pouvoir les réfuter. Puis, il m'est apparu qu'une des raisons qui était à l'origine de certaines phrases de chroniqueurs contemporains de l'Emir, qui avaient été mal interprêtées par les historiens postérieurs, était précisément la possession de Sivas et d'autres territoires de la Cappadoce septentrionale, notamment Amasya, Tokat, Komana (Gümenek), qui avaient été, au cours de ce XI<sup>ème</sup> siècle, l'apanage de certains rois arméniens qui avaient échangé leurs royaumes en Arménie Byzantine, contre un royaume chimérique en Cappadoce. C'est pour cette raison que j'ai été amenée à centrer ma communication sur l'histoire de la ville de Sivas durant ce XI<sup>ème</sup> siècle.

Sivas a eu pour la première fois un souverain turc en 1085, lors de son occupation par l'Emir Danişmend. L'Emir l'a occupée sans coup férir, car la ville était complètement détruite, abandonnée par ses habitants. Son premier soin fut de la faire reconstruire et d'y établir son quartier général.

Ce n'était pas la première fois que les Turcs s'emparaient de Sivas. Elle avait déjà été prise et pillée par d'autres Turcomans qui sillonnaient l'Asie Antérieure à la recherche de butin, depuis l'apparition des premières tribus Oghuz, dans la première moitié du XI<sup>ème</sup> siècle. Le premier sac de Sivas par les nomades turcs eut lieu en 1059. Il a été décrit par Matthieu d'Edesse. La ville avait, à ce moment là, livré un butin énorme.

Ce n'est cependant pas ces expéditions passagères de pillage qui avaient mis la ville dans l'état où elle était au moment de l'entrée de Danişmend. C'étaient les Grecs eux-mêmes qui avaient détruit la ville de Sivas.

Nous allons donc passer rapidement en revue les évènements historiques qui avaient précédé l'installation de l'Emir Danişmend de Sivas.

Pour cela, nous nous transporterons d'abord au Caucase, à l'époque où les Turcs Seldjocides, vainqueurs des Ghaznévides et maîtres du Khorassan, poussaient leurs incursions en Azerbaydjan, dans le Vaspouragan et dans ce qui allait devenir l'Arménie Byzantine.

Voyant son pays dévasté, le roi d'Arménie Jean Sénakhérime Ardzrouni appela Byzance à son secours. L'Empire Byzantin allait être le principal bénéficiaire de cette situation avant de succomber à son tour aux attaques des Seldjocides. L'Empereur Basile II le Bulgaroctone (976 - 1026) obtint du roi Jean Sénakhérime Ardzrouni la session de son royaume du Vaspouragan, en échange d'un établissement héréditaire en Cappadoce, avec Sivas pour capitale. A sa mort, ses deux fils, Adom et Abusahl, abandonnèrent leur patrie caucasienne pour s'installer dans leur nouvelle capitale. En partant pour ce qu'ils croyaient être leur nouvelle patrie, ils emportèrent avec eux leur relique vénérée, la Sainte Croix conservée au monastère du Mont Varag et pour laquelle ils firent construire, dans leur nouveau royaume, le monastère de la Sainte Croix à Sivas. Lorsque l'Emir Danişmend eut occupé ce monastère, cette Sainte Croix dut être emportée vers des lieux plus sûrs, à Edesse où les Arméniens jouissaient d'une très grande liberté et de la protection de Melikshah. Ceci eut lieu vers 1092, selon Matthieu d'Edesse. Si je cite ici ce détail, c'est parce qu'il est important pour réfuter les prétendues origines arméniennes qui ont été par la suite attribuées à l'Emir Danişmend; si elles avaient été vraies, les Arméniens n'auraient pas eu besoin de mettre à l'abri leur relique nationale.

L'exemple des Ardzrouni allait être suivi, sous le règne de Constantin Monomaque (1042-1054), par Kakig d'Ani, dernier roi bagratide d'Arménie, qui fut lui aussi dépossédé par les Byzantins et transplanté en Cappadoce. Kakig d'Ani devint le beau-frère des princes Ardzrouni, Adom et Abusahl, dynastes de Sivas.

Enfin, en 1064, ce fut le tour de Kakig, roi bagratide de Kars, qui céda son royaume à Constantin Ducas, contre des terres en Cappadoce septentrionale : Amasya, Komana, Tokat, Larissa, Tzaman,

dos et une centaine de villages dans cette région. Là encore, je citerai un détail destiné une fois de plus à refuter les prétendues origines arméniennes de l'Emir : après la disparition de Kakig de Kars près duquel s'était réfugié le Catholicos Grégoire II, et lorsque la région passa sous la domination turque, après les conquêtes de Danışmend, le Catholicos trouva plus prudent d'aller terminer ses jours sous la protection de Kogh Vasil - Vasil le Voleur -, chef - bandit arménien qui s'était taillé un fief dans la région de Keysun.

Les différents princes arméniens qui avaient quitté leur patrie caucasienne pour un établissement en Cappadoce, se virent bientôt trompés dans leurs espoirs, car ils y perdirent leur indépendance et se trouvèrent réduits au rang de simples vassaux de l'Empire Byzantin. Ils ne tardèrent pas d'ailleurs à être victimes de la politique de prosélytisme religieux tendant à les soumettre au patriarcat de Constantinople. Aussi ne manquèrent-ils pas de se révolter et les persécutions dont ils furent l'objet, ne firent qu'accroître leur haine à l'égard des Grecs par lesquels ils se sentaient frustrés et opprimés. Loin de s'opposer aux progrès des Turcs, ils se sont souvent alliés à eux contre leur ennemi commun et ils n'ont pas hésité à faire appel à eux pour sauvegarder un semblant d'indépendance. C'est donc avec juste raison que des historiens tels Michel le Syrien, Bar Hebraeus et Ekkehard, ont accusé les Arméniens d'avoir appelé les Turcs contre l'Empire. Parmi les nombreux Arméniens qui coopérèrent avec les Turcs, il y eut les deux princes Ardzrouni, dynastes de Sivas, qui prirent, en 1070, le parti de l'émir de la famille d'Alp Arslan, appelé Guedridj par Matthieu d'Edesse et Chrysoskoulos par Nicéphore Brienne, tandis que les sources arabes le nomment Erisgen (?) b. Yunus Yabgu b. Seldjuk. Cet émir qui était le beau-frère d'Alp Arslan, époux de sa soeur, était révolté contre lui et s'était réfugié en Anatolie pour fuir sa colère. En 1070, appelé sans doute par les princes Ardzrouni qui avaient à se plaindre des Grecs, il mettait au pillage la région de Sivas, épargnant sans doute les villages arméniens, lorsqu'il fut attaqué par une armée byzantine commandée par Manuel Comnène. Il le vainquit et le fit prisonnier. Mais en apprenant l'arrivée d'une armée envoyée contre lui par Alp Arslan, effrayé, il écouta les conseils de son prisonnier et passa au service de Byzance, recevant le titre de proèdre. Quant aux princes Adom et Abusahl,

abandonnés par leur protecteur, ils eurent à subir la vengeance de Romain Diogène qui, pour les punir, détruisit, en 1071, la ville de Sivas et les en chassa.

Nous savons par Matthieu d'Edesse que ces deux princes étaient encore en vie en 1078 - 1079, et qu'ils essayaient d'arracher aux mains des Grecs leur beau-frère, Kakig d'Ani qui, excédé par les vexations dont il était l'objet de la part des Byzantins, avait voulu rejoindre le sultan Seldjoucide Melikshah et reprendre, grâce à lui, le trône d'Arménie. Il est vraisemblable que c'est encore aux Turcs que ces deux princes demandaient des secours.

Les deux princes Ardzrouni disparurent mystérieusement vers 1080, à la même époque que Kakig de Kars. Les sources historiques ne disent pas où ils sont allés après que Romain Diogène les eut chassé de Sivas, en 1071. Nous savons seulement qu'ils disparurent avec Kakig de Kars. Nous trouverons peut-être un complément d'information dans le récit du Danişmendname, après l'avoir bien entendu épuré de tous les éléments romanesques tendant à le rattacher à la Geste de Seyyid Battal. Voici le récit de l'installation d'Emir Danişmend à Sivas :

«Çünkim sabah oldı... İslâm çerisi atlandı... Andan Sultan Turasan ile Melik Danişmend süvar olub revane oldılar, Elbis (il faut lire Alis — il s'agit du Halys) suyına değın geldiler... İslâm çerisi gelüb ol su kenarında kondılar, ol gece anda karar kıldılar. Çün subh-i sadık eser kıldı... Melik Danişmend ve Sultan Turasan ve baki Gaziler atlanub biraz ilerü yürüdiler, Sivas'a erdiler. Gördiler kim ol kal'e harab olmış — Melik sordı : «Buni böyle kim eylemiş?»

On lui répond que la ville a été détruite par les Grecs et que la population apeurée, s'était réfugiée à Gümenek :

... «Korkub çerisin alub Gümenek'e gider, ol zamandan berü bu şehir böyle harab yatur.»

Plusieurs points méritent notre attention dans le récit romancé de la destruction de Sivas : d'abord la ville a été détruite par les Grecs, ensuite sa destruction n'est pas récente; il y a assez longtemps que la ville est en ruines et déserte. Enfin, la mention de la population apeurée réfugiée à Gümenek, autrement dit Komana qui appar-

tenait à Kakig de Kars. Il est vraisemblable que les princes Ardzrouni qui ont disparu, d'après le témoignage de Matthieu d'Edesse, en même temps, et probablement de la même façon que Kakig de Kars, se soient réfugiés, avec leur suite, auprès de lui, à Komana, et non pas à Amasya qui était, depuis la bataille de Malazgird, un centre de révolte et d'anarchie : elle servit en effet de refuge d'abord à Romain Diogène qui se défendait contre Michel VII, puis au mercenaire normand Roussel de Bailleul qui s'y installa. Kakig de Kars semble avoir déjà perdu Amasya, nous ne savons pas en quelles circonstances, et s'être retiré à Komana. C'est ce qui ressort du *Danişmendname* et qui paraît parfaitement en accord avec ce que nous savons des événements historiques de cette époque trouble.

Nous pouvons également faire confiance à ce texte lorsqu'il raconte comment et pourquoi Melik Danişmend fit reconstruire la citadelle de Sivas :

«(Melik Danişmend) andan buyurdi: «Bu Sivas kal'esin yapalum ki bizüm azuğumuz yiyeceğimiz kamu bu kal'ede ola, biz varalum ol elleri görüb yine bunda gelemüm, bu kal'e bizim sekinemüz olsun», dedi. Dahî yaranlar maslahat gördiler, ol kal'e'i imaret kıldılar.»

D'après le *Danişmendname*, Melik Danişmend s'empara ensuite de Tokat, de Komana, d'Amasya où il vint résider, puis de Çorum et de Niksar dont il fit sa capitale. La possession de ces villes lui est en effet reconnue par Anne Comnène, Matthieu d'Edesse, Michel le Syrien et les historiens de la Première Croisade. Il les possédait déjà en 1096 - 1097, lors du siège de Malatya par Kılıç Arslan, expédition qui, d'après Anne Comnène, était surtout destinée à enrayer les visées de Danişmend sur cette ville. Elle lui fut d'ailleurs livrée, en 1102, par les habitants eux-mêmes, lassés de la tyrannie du gouverneur arménien Gabriel. Emir Danişmend sut, par sa générosité et le soin qu'il prit pour venir en aide à la population affamée, mériter les louanges des historiens Matthieu d'Edesse et Michel le Syrien.

Il n'entre pas dans le cadre de cette communication de faire l'histoire des conquêtes de l'Emir. Si nous savons comment il s'est emparé de Malatya et qu'il a prit la ville de Niksar à Théodore Gabras, duc de Trébizonde, peut-être mis à mort par lui — Théodore Gabras fut pris et mis à mort par les Turcs en 1098 —, nous ne sa-

vons par contre pas à qui il prit les anciens territoires de Kakig de Kars. La geste mentionne des combats contre les Grecs. Là aussi, nous pouvons lui faire confiance, car, d'après le témoignage des sources historiques, il semble que les princes arméniens aient tous péri vers 1080, probablement victimes des Grecs contre qui ils se rebellèrent, c'est ce que laisse d'ailleurs entendre Matthieu d'Edesse, et que ces régions soient revenues entre les mains de ces derniers. Il est même vraisemblable que c'est pour les punir d'avoir coopéré avec les Turcs que les Grecs exterminèrent les princes arméniens.

Et maintenant, examinons les erreurs qui se sont glissées dans l'historiographie au sujet des origines de l'Emir Danişmend. Une tradition rapportée par certains historiens arméniens d'époques tardives, prête à Danişmend une origine arménienne, voire même royale, puisqu'elle en fait un prince arsacide. Cette tradition a pour point de départ une phrase, mal interprétée, de l'historien arménien Matthieu d'Edesse, qui dit que l'émir «perse» Danişmend était «originaire de l'Arménie». D'autre part, l'historien byzantin du XII<sup>ème</sup> siècle, Cinnamos, dit que l'émir «perse» Danişmend était venu de «Persarménie». Dans les deux cas, il convient de donner à ces témoignages une valeur géographique. La «Persarménie» désigne, chez les Byzantins, la partie de l'Arménie appartenant à l'Empire Perse, par opposition à l'Arménie Romaine qui était byzantine. De même, les Byzantins appellent les Turcs des *Perses*, c. à d. l'ennemi séculaire venu d'Iran, quelle que soit son origine. Anne Comnène, contemporaine de l'Emir, précise qu'il était «Perse». Pour Matthieu d'Edesse qui l'a personnellement connu, il est également «Perse», bien que «originaire de l'Arménie». S'il fait la louange de Danişmend, c'est parce que, bien que bon musulman comme il le dit, il sut être bon et généreux envers ses sujets chrétiens, tout comme le grand sultan Melikshah. Mais la situation aurait été bien différente s'il avait été un renégat arménien, tel Philarète ou Gabriel, qui avaient adhéré à l'église grecque et qui sont pour l'historien un objet de mépris et d'aversion.

Le témoignage de Matthieu d'Edesse fut répété par l'historien du XIII<sup>ème</sup> siècle, Vardan, tandis que Nicétas Choniates, s'inspirant peut-être de Cinnamos, fit de Danişmend un prince arsacide. Pousant l'exagération plus loin et pensant peut-être au roi Kakig d'Ani qui, excédé par les vexations que lui faisaient subir les Byzantins,

avait formé le projet de rejoindre le sultan Melikshah, l'historien du XVIII<sup>ème</sup> siècle, le Père Tchamitch, a fait de Danişmend un prince arménien qui, opprimé par les Byzantins, alla implorer la protection de Melikshah et, s'étant converti à l'Islam, avait reçu de lui sa principauté. Accordant trop d'importance à ce témoignage tardif et romancé, certains historiens turcs modernes sont allés jusqu'à enlever à Melik Danişmend le mérite de ses conquêtes. Là encore, il faut faire confiance à la tradition populaire qui a gardé le souvenir d'un Gazi turc et d'un chef nomade.

Nous devons croire Michel le Syrien lorsqu'il dit que Danişmend, «venu de l'extérieur», avait envahi la Cappadoce. De même, nous devons croire Matthieu d'Edesse et Cinnamos lorsqu'ils disent que Danişmend était venu d'Arménie ou de «Persarménie», probablement de l'Azerbaydjan et du Vaspouragan, pays qui avaient été morcellés en fiefs donnés à des émirs seldjoucides. Emir Danişmend a pu être de ceux-là. D'ailleurs, selon une tradition rapportée par les historiens persans du XIV<sup>ème</sup> siècle, notamment Abu Hamid Muhammed Ibn Ibrahim qui fut une des sources de Hafiz-i Abru' et de Kerimeddin Mahmud Aksarayi, il aurait été présent à la bataille de Malazgird. Si ce témoignage tardif est sujet à caution, il n'est pas pour cela entièrement négligeable. Les relations rivales certes, mais cependant amicales qu'il entretenait avec Kılıç Arslan avec qui il combattit les Croisés, seraient plus à l'appui d'une pareille éventualité que de l'hypothèse d'un prince chrétien converti.

On ne peut passer sous silence un fait assez curieux : l'année 1085 marque une coïncidence de mouvements de Turcs en Anatolie qui semblent, en plusieurs cas, répondre à un appel venant des Arméniens. Ainsi, dans la même année, nous voyons l'occupation d'Antioche par Süleyman, appelé à l'aide par Barsam, fils de l'Arménien Philarète que celui-ci avait emprisonné dans la ville, l'occupation de Malatya par l'oncle maternel du même Süleyman dont la domination se limita au paiement d'un tribut et à l'entretien d'une garnison qui devait permettre à la ville de continuer à mener une existence autonome sous le gouverneur arménien, Gabriel, qui fut sans doute l'instigateur de cette opération dont il semble avoir été le principal bénéficiaire, l'occupation du Cahan, avec Elbistan et Maraş, par l'émir

Boldaci, également signalée par Matthieu d'Edesse, et enfin, l'occupation de Sivas par l'Emir Danişmend.

Dans deux de ces cas, l'appel des Arméniens paraît certain. Il n'est pas impossible que l'arrivée de Danişmend à Sivas, ait été, elle aussi, occasionnée par un appel des princes Ardzrouni et de Kakig de Kars. Ceci expliquerait que Danişmend se soit trouvé, dès le début de son intervention, maître de territoires qui avaient appartenu aux princes arméniens, dépossédés et dupés par la politique byzantine. Il y a peut-être une coïncidence entre l'arrivée de Danişmend et la disparition des princes qui l'avaient sans doute appelé à l'aide.

L'intervention de Danişmend en faveur des Arméniens, justifierait également le panégyrique qu'a fait de lui Matthieu d'Edesse qui dit : c'est dans l'année 1104-1105, que mourut Danişmend, grand émir du pays des Romains, homme bon, bienfaiteur des populations, très miséricordieux envers les Chrétiens, et sa perte fut vivement ressentie par tous ceux qui dépendaient de lui.